6 PAGES 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893 — Fondé en 1893

Téléphone : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.22 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 f. 50 — 9 f. — 18 f. — Autres Départements. . . . . 5 f. 50 — 11 f. — 22 f. — Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE — Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Mercredi 6 Janvier 1909

AUTOUR DE L'ECOLE

La cour de Dijon a prononcé son arrêt dans l'affaire Morizot. C'est le cas de répéter qu'un arrêt n'est pas une solution. L'arrêt rendu laisse le problème posé, le difficile problème des rapports à définir entre ces trois termes : le Maître, le Père et l'Etat.

Ce n'est pas que la personnalité de l'instituteur visé semble — autant qu'on en peut juger à distance — particulièrement intéressante. Les propos qu'on lui prêtait étaient invraisemblables. S'il est établi qu'il les a prononcés, il n'est pas défendable. Ce n'est pas seulement le sentiment du devoir professionnel qui lui fit défaut ce jour-là, c'est le plus élémentaire bon sens.

Mais c'est aux autres qu'il faut penser : à ceux qui, en pleine possession de leur bon sens, et avec le vif sentiment de leur devoir professionnel, peuvent très bien se trouver exposés à des poursuites analogues. Les maîtres les plus consciencieux, pour peu qu'ils prennent au sérieux leur rôle de lanceurs, peuvent très bien, eux aussi, être traînés devant les tribunaux. Il n'en est pas qu'on ne puisse accuser, un jour ou l'autre, d'avoir « porté atteinte aux convictions religieuses des enfants ». Il y suffit d'un père de famille grincheux ou malicieux. Il y suffit d'une pieuse association de pères de famille.

Or ces associations ne sont pas des mythes. A la voix d'évêques batailleurs, sur divers points du territoire, elles se sont multipliées. Nous les voyons aujourd'hui à l'œuvre. Nous savons quels procédés elles emploient, de quels principes elles s'inspirent.

Les procédés ? Feuilletez seulement les Bulletins des Amicales, qu'ont les instituteurs de l'Aveyron, par exemple. Vous y verrez quels bons conseils le curé donne aux pères associés : parler au directeur d'école « la trique à la main », ou brûler sur la place du village les livres qu'il donne aux enfants. A ceux-ci on recommandera : « Si le maître prescrit de lire le livre à la maison, ne pas l'ouvrir ; s'il prescrit de l'étudier en classe, ne pas l'étudier, témoigner par son attitude qu'on ne veut pas, etc. » D'enfants ainsi stylés on devine quelles dépositions on pourra attendre, le jour où l'on voudra prouver que l'instituteur a manqué au devoir de neutralité.

Et si vous saviez comme on est facilement accusé d'y manquer, ce devoir ! Je n'en veux pour preuve qu'un article de la Revue des *Etudes religieuses*, précisément consacré aux Associations de Pères de Famille. Les Pères jésuites s'offrent à jouer, pour ces nouvelles confréries, le rôle de directeurs de conscience. Ils leurs rappellent en même temps qu'ils leur enseignent la fine tactique, la saine doctrine. Et l'on s'aperçoit que la saine doctrine est singulièrement exigeante. Nos pères ne dénoncent-ils pas tel Manuel avec horreur, parce qu'on y lit que les croyances religieuses portent sur l'inconnaissable, que chacun est libre d'adopter et de pratiquer la religion qu'il lui plaît, et que l'intolérance, de quelque côté qu'elle vienne, est un crime de lèse-humanité ?

Si les Associations de Pères de Famille obéissent à de pareilles directions, on devine que les tribunaux ne vont pas chômer. Et ils auront à délibérer sur des problèmes singulièrement délicats. Car quel enseignement scientifique, si humble qu'il soit, ne porte pas atteinte, plus ou moins indirectement, à une religion ainsi comprise ? Tout programme d'enseignement laïque postule qu'il y a des *vérités morales aussi bien que scientifiques*, indépendantes de toute tradition religieuse. Vérités telles que le maître de l'école publique peut et doit les enseigner, sans avoir à se préoccuper des remaniements qu'elles imposeront, un jour ou l'autre, aux traditions acceptées sans réflexion. Si vous contestez jusqu'à ce postulat, alors la paix en effet n'est plus possible. La neutralité serait en effet la nullité. L'idée laïque serait dépouillée de son droit à la vie. La guerre vaut mieux.

Faites-nous donc la guerre, comme c'est votre droit. Mais ce ne sera plus du moins aux dépens, aux frais, sur le dos des instituteurs. Avec vos procès multipliés vous espériez, pour parler comme Barrès, les faire tourner en bourriques? Mais puisque c'est l'Etat qu'ils représentent dans leur classe, c'est l'Etat qui les représentera devant les tribunaux. Dans l'ordre matériel comme dans l'ordre intellectuel, c'est lui désormais qui aura à répondre des dommages qu'auront pu causer les maîtres nommés par lui, et par lui contrôlés. Il gardera d'ailleurs, au cas où ils auront commis une faute, recours contre eux. Mais du moins la faute, si faute il y a, sera établie après enquête administrative, par les autorités compétentes. Ceux-là mêmes qui ont charge de rappeler à l'instituteur les principes directeurs de l'enseignement rational auront à rechercher dans quelle mesure il aura été fidèle ou infidèle à ces principes.

Prenez garde, a-t-on crié. Sous prétexte de délivrer l'instituteur des tracasseries dont on le menace, vous allez transformer les maîtres de nos écoles en une nouvelle « caste d'irresponsables ». Danger chimérique. On oublie le recours que l'Etat garde contre son représentant. On oublie les sanctions disciplinaires dont ses supérieurs ne manqueront pas d'user, si l'enquête dont le fonctionnaire aura été l'occasion démontre ses torts. On oublie enfin que, justiciable des seules autorités universitaires pour les fautes professionnelles, il reste, pour les fautes personnelles, soumis aux juridictions communes.

Il y aura sans doute, quand on passera à l'application du principe, plus d'une distinction à faire, plus d'une précaution à prendre pour sauvegarder à la fois — comme dans tous les cas où la responsabilité du commettant se substitue à celle du préposé — les droits des citoyens et ceux de l'Etat. Il appartient au ministère de l'instruction publique, secondé par la Ligue de l'enseignement, de prévoir toutes ces difficultés juridiques, et d'y parer dans la mesure du possible.

Mais une chose est dès à présent certaine. C'est que lois ou décrets, si habilement préparés qu'ils puissent être, ne protégeront efficacement l'école laïque qu'avec la collaboration effective de l'opinion républicaine. Si les républicains ne forment pas, à leur tour, des associations de pères de famille, elles aussi pourvues d'avocats-conseils, et capables de répondre à l'enquête cléricale par une contre-enquête laïque, l'instituteur ne gagnera guère en sécurité morale. L'Amicale des instituteurs de la Creuse publiait à ce propos, dans le dernier « Bulletin de la Ligue des Droits de l'Homme », des réflexions très judicieuses. On voudrait qu'elles fussent méditées par tous ceux qui ont à cœur le progrès social par l'émancipation intellectuelle. On voudrait que non seulement dans telle grande ville, justement louée l'autre jour ici-même par M. Aulard, mais dans l'immense majorité des villes, et surtout des villages, les républicains fussent prêts à se grouper pour la défense de l'école. N'est-ce pas pour eux après tout le plus sûr moyen de se défendre eux-mêmes, et contre l'audace ou la rouerie de leurs adversaires, et contre leur propre inertie ?

C. BOUGLE.

Le " Coup du ère François "
DANS LA RÉORGANISATION DE L'ARTILLERIE

Messieurs les Sénateurs, ouvrez l'œil !

4 = 6, 6 = 4, 4 > 6, 4 < 6

Est-ce que vous y avez compris quelque chose ?

Non, n'est-ce pas ?

Mais enfin, vous avez compris qu'il était question de l'artillerie *de campagne*.

Et, qu'on soit (à bon escient ou non) partisan ou non de la batterie à 4 pièces, il faut reconnaître que l'organisation actuelle est défectueuse :

Les deux régiments d'artillerie de chaque corps d'armée se coupent en deux, soit quatre *morceaux*, pour se reconstituer en trois nouveaux morceaux.

Ainsi, en cas de guerre, la 1re moitié du 15e fournit l'artillerie de la 1re division, la 1re moitié du 27e fournit l'artillerie de la 2e division, et *les queues* du 15e et du 27e se rejoignent comme elles peuvent, pour fournir l'artillerie de corps.

Comme c'est simple !

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Malgré les recherches du général Pierron qui proposait de les appeler *plésions*, on n'a pas pu trouver de noms pour ces trois morceaux, on dit : une artillerie divisionnaire, on dit : une fraction d'artillerie de corps, car les deux queues de régiments n'ont pas un chef unique !

Or, s'il y a un organe qui ait besoin d'un chef unique, c'est celui-là, qui est *le pendule* du champ de bataille.

Donc, que la batterie soit à quatre ou à six pièces, il faut trois régiments par corps d'armée. C'est ce que le général André avait voulu réaliser et il a échoué, non pour des considérations militaires, mais pour des considérations de *personnes*, et surtout pour des considérations *administratives !*

Mais où les 4 et les 6 n'ont rien à voir, et où les députés n'ont vu que du bleu, c'est dans la création de 11 régiments d'artillerie *à pied*, qui est passée sans l'ombre d'une discussion, comme une lettre à la poste !

Que nos sénateurs, avant de voter la loi qui va leur être présentée, aient, *pour une fois, la conscience* de se faire expliquer la chose (chacun d'eux connaît toujours bien un officier compétent) et ils verront, *comme le reconnaissent les artilleurs de bonne foi eux-mêmes*, avec quelle mauvaise foi, la *direction de l'artillerie*, a glissé dans la réorganisation de l'artillerie de *campagne*, *indispensable quelle que soit la façon dont on l'envisage*, une création, qui coûtera très cher sans *avoir le moindre rapport* avec la question.

XX.
Officier supérieur d'artillerie.

CHRONIQUE

La Dernière Partie

Sa vie s'était écoulée, incolore, unie, monotone. L'histoire de ses amours ne défrayait pas la chronique scandaleuse, il ne régentait pas la mode, ne se singularisait pas par ses élégances anticipées, n'avait jamais fait courir. C'était un effacé, mais rien de sa vie n'était mystérieux. A vingt-six ans, Maoum de Mordosky était resté le dernier représentant d'une noble famille lithuanienne sur laquelle une part active à la dernière révolte des Faucheurs appelait les attentions tracassières de la bureaucratie russe. Ce fit qu'il réalisa tous ses biens, qui étaient immenses, voyagea, connut l'ennui sous toutes les latitudes, enfin aboutit à Paris et s'y fixa. Au bénéfice de sa prépondérante noblesse et de sa colossale fortune, toutes les bonnes compagnies se le disputèrent, mais désorbité dans une société dont les agissements décevaient toutes ses conceptions, déçu par son incapacité à dissocier les « jeunes filles » des péronnelles que tentait sa fortune, il eut tôt fait de se lasser.

Et le cercle le prit.

D'abord, il n'y chercha qu'une réaction contre le spleen. Puis il y prit des habitudes, parce que la vie mouvementée du lieu le satisfaisait. Dans l'hôtel particulier loué aux premiers temps de son séjour à Paris, ses efforts n'aboutirent qu'à déplacer l'ennui. L'intérieur que ne magnifie pas une présence de femme, maîtresse de maison, rebute l'habitant. L'oisiveté chassait Mordosky de son logis dès le lever ; il n'y reparaissait que pour dîner et dormir. Bientôt, la vacuité des repas mornes, sans commensaux, le dépita. Au cercle, il avait, dans la salle à manger commune, des satisfactions : le mouvement, l'échange de poignées de main, l'illusion d'éveiller une apparence d'intérêt.

Dès lors, il n'essaya plus de réagir, n'utilisa en son hôtel que la chambre à dormir et le cabinet de toilette. L'emploi de son temps devint immuable: levé tard, il s'habillait, se rendait au cercle, déjeunait, lisait les gazettes ; ensuite, au cours de l'après-midi il errait — être impersonnel dans la foule impersonnelle — aux endroits désignés par la mode de l'instant : le Bois, l'hippique, les courses, les Salons. D'ailleurs, rien ne chassait l'ennui insaisissable. L'heure du dîner le ramenait au cercle, qu'il ne quittait plus jusqu'à l'aube. Aux premiers temps, il avait essayé du théâtre, mais parce que l'esprit de Paris n'avait jamais pénétré sa rudesse primitive, il n'y goûtait aucune joie.

Et le spleen rongeur conduisait ce morose vers la plus tourmentante passion : le jeu.

Cependant l'incubation fut longue. Sa colossale fortune lui interdit d'abord les émotions familières aux joueurs et, même au milieu d'une partie, ses distractions publiaient son indifférence. Puis, un jour, ayant ponté follement sur une grosse banque, il connut, en l'attente du résultat, une angoisse fugitive... et ce fut magique. Dès lors, il ne cessa plus de rechercher l'émotion ressentie et se mit à ponter comme un dément, à proposer des parties qui épouvantaient ses adversaires. Cependant, comme il était desservi par une guigne irascible, les partenaires ne lui firent pas défaut. Il perdit sans sourciller des sommes considérables.

Vint l'été. Pour obéir à la coutume, il se déplaça, villégiatura dans les villes d'eaux, transporta en des casinos divers ses habitudes de cercle. Un jour, il eut la surprise de ressentir, à l'occasion du louis engagé aux petits chevaux, la même émotion que devant les petites fortunes qu'il risquait au baccara. A ce signe, il connut que la passion du jeu était entrée en lui.

Quand, l'automne venant, la mode le ramena à Paris, son premier soin fut de quitter son hôtel pour un confortable appartement proche le cercle.

Déjà, sa réputation de gros joueur était trop solidement assise pour qu'il pût s'y soustraire. Il fut le pivot des grosses parties. Le sort lui dévolut tous les coups sensationnels que son invraisemblable guigne tourna contre lui. *Il perdit sans sourciller.*

Pendant des nuits entières, il poursuivit, avec une audace incroyable, des parties en progression sans que le mauvais sort fléchît un instant. Il se ruinait lentement, mais son impassibilité forçait les sympathies. Une admiration unanime, que n'eût pas rassemblée la production d'un chef-d'œuvre ou la solution d'un problème unique, l'environnait. Il n'avait qu'un ennemi, contre lequel il bataillait sans répit: la Guigne.

Au bout de dix ans, il changea encore d'appartement, vint habiter plus près du cercle. Puis cinq ans s'étant encore écoulés, il introduisit des réformes en son train de maison, réduisit son personnel au seul valet de chambre. En fait, depuis bel âge, nul ne le visitait plus, et sauf les quotidiens instants de repos, il passait sa vie au cercle. Cependant, nul ne fut dupe : cette colossale fortune s'écroulait.

Son jeu entra en décroissance sans que la guigne apaisât ses rigueurs. De fléchissement en fléchissement, il descendit au louis, unité de jeu. Puis il cessa de vivre au cercle, prit ses repas en des restaurants de dernier ordre. On sut, à cette époque, qu'il habitait une chambre sous les toits, dans un immeuble moyennant le cercle. Ses vêtements avaient valeur de révélation. Des amis s'émurent, mais sa morgue hautaine, qui s'accroissait dans la déchéance, rebutait les compassions.

Enfin, il entama le dernier billet de mille francs. Déjà, il avait déserté le baccara, ne jouait plus, en de longues parties d'écarté, que cinq francs. Mais parce que des signes précurseurs semblaient proposer que sa déveine était à l'agonie, il espérait encore.

***

Ce soir, Naoum de Mordosky va risquer ses dernières ressources : cinquante francs.

Avant la joute dernière, il s'accorde un répit, égare ses pas dans les salles de jeu, assiste, en dilettante, au baccara. Une grosse partie se joue... Ce soir, il sent qu'il gagnerait !... Mentalement, il s'associe au sort d'un ponte... Une tentation le malmène, de jeter ses cinquante francs sur le coup... Il résiste... la carte !... il aurait gagné !... un deuxième coup, pour juger !... il gagnerait encore ! Sa gorge s'assèche... il lui semble qu'une puissance vient de descendre en lui, et cette puissance qu'il pressent, c'est la Veine.

Il fuit cette partie dont la tentation le brise et parcourt les salons. Fait singulier, jamais encore il n'a senti une telle sympathie s'élancer vers lui. Toutes les poignées de main qu'il reçoit expansent une chaleur inusitée... Peut-être n'a-t-il pas accordé à ces camaraderies de cercle l'attention qu'elles méritaient ?

— Mordosky ?... Un écarté ?

C'est l'un de ses partenaires habituels. Mordosky a tressailli. Il semble hésiter, puis :

— Bah ! pour passer le temps... un petit écarté... cent sous en sept ?

Ils s'installent. Aussitôt, des habitués intéressés, malgré l'insignifiance de l'enjeu, tracent de leurs corps une circonférence autour d'eux.

En lui, Mordosky sent toujours la Présence, puis le jeu le prend : il n'est plus qu'un automate abattant des cartes.

Contre toute vraisemblance, il gagne. En quelques minutes il a doublé son petit capital. La témérité lui vient. A l'adversaire il refuse des cartes, se satisfait presque toujours des jeux que le sort lui décerne... Il gagne ! Sur des jeux imbéciles, il gagne... S'il n'était l'esclave de sa sévère loyauté, il proposerait de doubler, de tripler, de quintupler la mise. Mais, justement, l'adversaire ose cette offre... En beau joueur froid, rebelle à l'enthousiasme apparent, Mordosky accepte... Il gagne toujours... A présent, à sa droite, or, argent, billets, deux mille francs s'amoncellent... C'est la revanche... Des rêves de fortune le hantent... Sa raison défaille, il joue sans voir, sans savoir... il gagne... et toujours en lui, perçoit la Présence, la présence divine, tutélaire.

La partie fait sensation ; le cercle d'amis s'accroît sans cesse. Une rumeur joyeuse circule dans les salons. Mordosky gagne... Ce revirement du sort semble semer du bonheur.

Soudain, un coup de foudre. Un nouveau venu vient de s'exclamer, parlant à l'adversaire :

— Ah ça ! mon cher !... c'est de la démence ! Vous écartez trois atouts, dont le roi ?

Un suaire de silence tombe sur cette exclamation... Vingt paires d'yeux fusillent l'importun.

Mordosky demeure figé dans un geste inachevé. Puis ses yeux vont de l'un à l'autre, rassemblent les preuves d'une complicité collective : par pitié, ses collègues se sont solidarisés pour le faire gagner !

Par pitié !... l'aumône de la pitié !... Il blêmit, se dresse d'un geste sauvage, mais réduit aussitôt sa révolte et, très gentilhomme, dit au partenaire :

— Il a fallu que je sois fou pour ne pas comprendre que ma chance était anormale... Que diable ! mon cher ami, vous deviez me dire que des soucis vous tourmentaient... On ne doit jouer qu'en possession de tout son sang-froid...

Dans la somme amoncelée il prend cinquante francs, sa première mise, pousse le reste vers l'adversaire désespéré, cependant qu'il ajoute, irrésistiblement :

— Je ne puis conserver ceci : vous comprenez, n'est-ce pas ?

***

Naoum de Mordosky, ce simple, ferma sa vie sur un geste théâtral. Vengeance personnelle ou geste humanitaire ? le joueur avait placé sur sa poitrine, à l'endroit du cœur, une carte : la dame de pique. La balle de revolver qui le délivra dut, auparavant, trouer l'effigie maudite.

Henry DONAVER.

La nouvelle plaque de bicyclette

On peut se la procurer dès maintenant dans les bureaux de tabac.

Depuis le 1er janvier 1909, la nouvelle plaque fiscale des bicyclettes est en vente dans les bureaux de tabac et quelques recettes buralistes de Paris.

L'emblème diffère cette année sensiblement des deux précédents. Au sommet, les deux lettres C et I ont leur signification habituelle : « contributions indirectes » ; au-dessous, séparant en deux les chiffres 1909, apparaît la tête de Mercure, le dieu mythologique du commerce, entourée de l'inscription « Ministère des Finances ».

Avis donc aux cyclistes impénitents que n'effraient ni les routes défoncées, ni le ciel menaçant ; s'ils veulent échapper à la regrettable contravention, qu'ils se hâtent d'acquérir le petit... objet d'art que leur offre si gentiment l'Etat pour leurs étrennes.

A CHINE QUI SE FERME

La disgrâce de Yuen Chi Kaï et ses conséquences

Pékin, 5 janvier. — La brutale révocation de Yuen Chi Kaï cause une vive émotion non seulement dans le milieu libéral, mais aussi dans les colonies étrangères. Yuen Chi Kaï, en effet, était justement considéré comme le seul homme d'Etat capable de réaliser une adaptation progressive et pratique de la vieille Chine aux idées nouvelles. Il était, de plus, le seul Chinois de race représentant des tendances libérales et assuré de la confiance du gouvernement mandchou. La vieille impératrice elle-même avait compris le rôle nécessaire de Yuen Chi Kaï en constatant les éclatants résultats obtenus par lui dans la création de l'armée nationale, et c'est elle-même qui l'avait, à la fin de 1907, appelé au ministère.

Yuen Chi Kaï, d'ailleurs, n'était nullement un moderniste révolutionnaire ; il usait avec une prudente discrétion des idées nouvelles et gardait, par exemple, une censure vigilante sur la presse. Mais, du moins, il comprenait la nécessité de rentermer non seulement les textes, mais les faits.

Il est peu rassurant de constater que tout le Tsung li Yamen se trouve aujourd'hui composé de réactionnaires dont la plupart sont résolument encore xénophobes, comme Na Tong, qui fut compromis dans l'aventure boxer. Il y a là une double menace contre la Chine libérale et contre les étrangers. La diplomatie européenne, jusqu'ici aveuglément docile à la politique mandchoue, aura fort à faire pour parer aux multiples périls qui grandissent chaque jour.

ECHOS

DANS L'ARMEE ITALIENNE

Le nouvel uniforme des troupiers italiens sera gris. Ainsi vient d'en décider le ministre de la guerre de ce pays, qui a prescrit que les régiments de l'Italie septentrionale en seront pourvus les premiers, et que la mesure s'étendrait ensuite progressivement dans tout le territoire.

Mais ce n'est pas avant une dizaine d'années que la réforme sera complètement exécutée. Nos voisins ont encore pas mal de leurs vieux uniformes en magasin, et ils entendent les utiliser !

L'OIE AUX ŒUFS D'OR

La poule aux œufs d'or n'est pas un vain mythe. Il y a quelque temps, un fermier, qui habite sur le bord du fleuve Amour, découvrait dans le gosier d'une oie qu'il venait de tuer plusieurs pépites d'or.

Il s'empressa de sacrifier une dizaine d'autres de ces palmipèdes et put recueillir ainsi une bonne quantité du précieux métal.

La chose n'a rien de très surprenant, car la plupart des cours d'eau sibériens sont connus de longue date pour charrier de l'or.

LE PAYS DES GENERAUX

C'est assurément cette République du Venezuela, dont M. Castro est le dernier président dégommé.

D'après un récent recensement, il y aurait pour une seule province, celle de Carabolo, un total de sept mille grades militaires. A la tête de cette élite de guerriers, il y a 449 généraux et 627 colonels.

Si l'on suppose que les sept autres territoires sont aussi bien pourvus que celui de Carabolo, et que l'on multiplie, on arrivera à ce total formidable de 3,993 généraux et de 5,016 colonels. On trouverait, par les mêmes procédés 55,000 officiers de tous grades.

Quant aux soldats, on n'est pas bien renseigné sur leur nombre, et les mauvaises langues vont même jusqu'à dire qu'il n'y en a pas.

LE CATACLYSME ITALIEN

Le perroquet sauveteur. - Six jours sous les décombres. - Un témoin oculaire fait un angoissant récit de la catastrophe. - L'état de siège proclamé dans les pays sinistrés.

Messine, 5 janvier. — Hier encore, six jours après le cataclysme, quelques dizaines de victimes ont été retirées des décombres, encore vivantes.

La plupart de ces malheureux avaient le délire et murmuraient des paroles confuses. Ils râlaient, ils pleuraient...

Quelques-uns sont morts aussitôt après avoir vu la lumière. Presque tous avaient les yeux enflés, les paupières tuméfiées, la bouche brûlée, baveuse, sanguinolente, pleine de la poussière à travers laquelle ils avaient respiré pendant tant d'heures. Ils murmuraient, d'une voix plaintive : « J'ai soif ! J'ai soif ! »

Quel martyre plus horrible que celui de ces ensevelis vivants ?

Un de ces blessés dut être amputé au poste de secours ; il n'articulait un son que pour demander de l'eau, toujours de l'eau !

Et combien d'autres encore gisent sous les décombres ? Combien d'autres sont encore vivants ?

Les détachements débarqués des divers navires vont parmi les ruines, y accomplissant des prodiges d'héroïsme, d'abnégation.

Combien de blessés mourront encore au milieu de souffrances inconcevables ?

Les cadavres qui n'ont pu être enlevés et immergés se putréfient, remplissant l'air d'exhalations pestilentielles.

Le perroquet sauveteur

La douloureuse et lamentable série des épisodes navrants continue.

Hier, une patrouille de sauveteurs passait au-dessous d'un fouillis inextricable de décombres formé par les ruines de deux palais lorsque son attention fut attirée par des plaintes déchirantes.

Le cri de : Marie ! Marie ! retentissait à tout moment. Aussitôt, pelles et pioches furent mises en œuvre pour découvrir le malheureux enseveli.

A un moment, un grave éboulement se produisit. Un marin dut de n'être pas précipité au milieu des victimes à la vivacité avec laquelle il s'accrocha au pied d'un de ses camarades.

En poursuivant le travail, on retira... un perroquet ! C'était l'oiseau, tout poudreux, qui, en agitant ses ailes, répétait lamentablement : Marie ! Marie !

Marie, d'ailleurs, était là, tout près. C'était une jeune fille, évanouie, pâle comme un marbre. Elle est maintenant à l'infirmerie d'un navire. On espère la sauver.

Le perroquet sauveteur est maintenant à bord de la « Regina-Helena », où les officiers l'ont adopté.

Le récit d'un capitaine, témoin de la catastrophe

Alger, 5 janvier. — Le steamer danois « Broovery » est arrivé hier matin, venant de Messine. Un de nos contrères a pu interroger M. Mortensen, le capitaine, qui lui a fait le dramatique récit suivant :

— Nous étions au mouillage dans le port de Messine depuis douze heures, entre les vapeurs «Mariner» et «Draque». Je dormais paisiblement, quand un formidable choc me jeta à bas de ma couchette. Instinctivement je regardai ma montre : elle marquait cinq heures trente-cinq. Vite, je me mis debout, plein d'inquiétude. De très fortes secousses se succédaient sans interruption. Je m'habillai à la hâte et gagnai la passerelle. Une poussière grisâtre nous enveloppait et nous empêchait de rien voir. Mes marins étaient tous montés sur le pont. Nous restâmes longtemps sans comprendre ce qui se passait. Le jour enfin levé on put apercevoir la terre. Messine brûlait. Les palais que l'admirais la veille encore étaient rasés. Partout nous vîmes des cadavres amoncelés. Des gens demi-nus couraient comme des fous en hurlant. Le spectacle était si atroce, si terrifiant, que, comme moi, mes marins pleuraient. Autour du bateau, la mer en furie nous secouait rudement. D'énormes vagues déferlaient sans cesse. Nous embarquions des paquets de mer par l'avant. Heureusement, les ancres tenaient solidement, mais quantité de bateaux et d'embarcations légères allaient à la derive. Plusieurs coulèrent. Durant de longues heures, nous assistâmes au spectacle terrifiant de la ville rasée et en feu, couverte de morts et de blessés. Les rescapés fuyaient toujours comme des fous. Cette vision m'obsède encore, me poursuit comme un cauchemar. Enfin, l'état de la mer me permit d'envoyer à terre des embarcations. Je parvins ainsi à sauver cent onze personnes à qui je fis donner des soins. A six heures du soir, je levai l'ancre et décidai de faire route sur Catane. La configuration du détroit était complètement transformée. Comme j'ai une longue pratique de la navigation dans les eaux italiennes, je parvins néanmoins et malgré la disparition des phares à atteindre Catane où je débarquai les victimes que j'avais prises à mon bord. Je suis heureux d'avoir pu être utile dans ce terrible malheur, mais jamais, je crois, je ne pourrai effacer le souvenir de ce que j'ai vu et qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer d'affreux, d'horrible et de terrifiant.

A MESSINE

Palerme, 5 janvier. — Vingt-cinq trains partent chaque jour de Messine, Palerme et Catane ; les carabiniers et les gendarmes règlent le départ et empêchent, le revolver au poing, les survivants de monter sur la locomotive. Les wagons de marchandises sont bondés. Ces trains marchent très lentement ; le parcours de Messine à Catane, qui, ordinairement, exige trois heures, s'effectue en 10 à 12 heures ; à chaque station, on voit des gens affamés qui tendent les bras et demandent du pain ; il y en a qui se font traîner par les trains en s'attachant derrière.

La ruine des grands centres a fait oublier les petits villages où les désastres ont été très graves ; il y a de petites villes où personne n'est resté vivant ; il est impossible de vérifier tous ces dégâts, mais les nouvelles apportées par quelques rares fuyards sont terrifiantes ; les pauvres malheureux arrivent à Messine, croyant avoir des secours et trouver la ville prête à les recevoir ; ils ignorent que Messine est complètement détruite.

La puanteur qui se dégage des maisons est devenue insupportable ; les soldats travaillent toujours, mais sont obligés de porter de temps en temps à leur nez des mouchoirs imbibés d'acide phénique.

Dans une maison qui était le siège de la rédaction d'un journal quotidien, on a découvert des cadavres d'ouvriers dans les débris de machines linotypes ; certains d'entre eux ont été broyés dans le mouvement des machines.

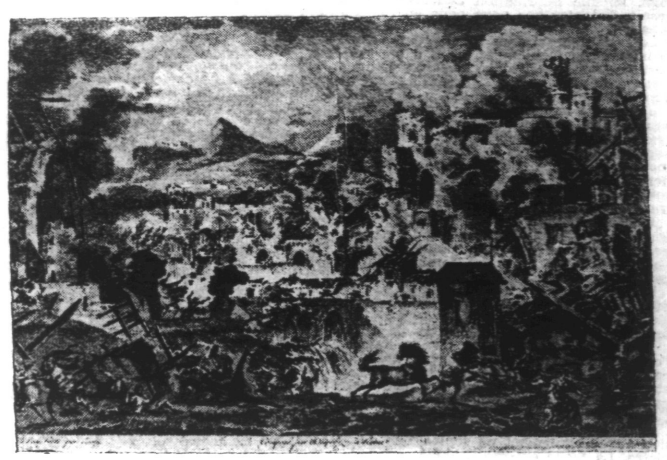
On mande de Messine que 400 élèves de l'Ecole militaire de médecins de Florence sont arrivés aujourd'hui ; le ministre de la guerre a télégraphié en les nommant sous-lieutenants ; leur concours a été précieux, et, à présent, on ne peut dire qu'on manque de médecins ; ils ont apporté des médicaments de tous genres et des désinfectants.

Aujourd'hui 14 paquebots ont débarqué des provisions en grande quantité. Le paquebot « Rubattino », arrivant des Indes, malgré le courrier qu'il avait à bord, s'est arrêté deux heures et a débarqué 80 quintaux de provisions ; il a embarqué pour Gênes 800 personnes.

L'œuvre de désinfection a commencé ; les soldats arrosent au moyen de pompes les décombres. L'incendie du palais municipal a été éteint cette nuit.

On a fait ce matin la première distribution de la correspondance au public ; il y avait des centaines de milliers de lettres, dont seulement quelques milliers ont été distribuées.

On télégraphie à la dernière heure qu'une moitié de la ville a été définitivement abandonnée.



Le Tremblement de terre à Messine en 1783. (Gravure de l'époque) Voir dans le texte.